

Sur fil de lumière
je suspends la poésie
comme guirlandes

orbite de mes horizons
je gravis ses enceintes
glissant sur l'archipel
de rivières démentes

J'ai la poésie plantée au ventre et au cœur
éboulis qui m'invente des paysages
je m'ouvre comme une huître sous le couteau
de son arc-en-ciel

étang de mes étoiles qui foisonne
le vase de la solitude
bouée de réalité
algue de mes abandons

je m'ancre à ton corail

LA PAROLE

la parole me fut donnée
à la lisière d'une longue terrasse

l'aube inondait ce site mystérieux
je plantais ma taille dans le sol
espérant sur ma solitude l'averse d'une écume
qui fondrait tout le trajet de mes os
jusqu'à mon cœur
je hissais de tendres décors sur des grilles impitoyables
je coulais des bateaux pleins de rêve et sans escale
je dessinais des idoles pour de voluptueux sacrilèges
j'emprisonnais des oasis pour le désert du silence
rien n'échappait aux armoires que je fermais
j'y cachais des colombes pour fleurir un jardin inconnu
je bâtissais des ponts pour le souffle qui les détruirait
je saccageais les ombres pour une libération
que je fêtais au cœur du champagne et des fraises
je sacrifiais des masques pour mon visage éteint

la parole me fut donnée
j'effritais le commencement de la lumière
je dansais sur des cadences orgiaques
des frissons coulaient sur mon dos affolante marée

la parole me fut donnée
je creusais des rites autour des gestes
allongeant l'ivresse et l'amour
j'habitais une tente balancée par l'éclair des orages

la parole me fut donnée
j'apprenais le parfum et le vin
je roulais la couleur et le soleil sur la nuit

la parole me fut donnée
je sortis d'une grande flaque
à la musique d'un coquillage nouveau

OMBRE ET LUMIÈRE

d'ombre et de lumière nous fûmes assaillis
dressés comme tige naissante
nous avons au bout des ongles
le reflet de chaudes lames

nous avons percé la brume pour la nudité des gestes
noués comme foulard
nous portions au cou des cicatrices pleines d'oiseaux
le sable de nos cheveux crevait des gloires perdues
nous mourions de clandestines amours
nous étions tombés d'un jazz ruisselant
la sueur des fronts écrasés
roulés sur l'étoile de nos corps
nous ballottions des musiques sans accord

peu à peu notre œil s'est poli comme caillou
pour apprendre la beauté
nous avons fait miroiter des jeux
de paupières et de regards
au nom des aubes nouvelles
nos mains promènent des miroirs
à travers l'ébène des nuits
et le gouffre le plus obscur n'arrête pas
le vertige de nos pas

FRUIT DE LUNE

sur le contour des ombres endormies
s'alourdit ta lèvre en éclat de sève
geste silencieux du vent doucement
écrasé entre nos paumes dorées
ton regard a soufflé ma paupière
en coquillage d'amande
harmonie des songes
au creux de nos cœurs
bracelets d'ocre de nos bras remués
une brise folâtre grise la nuit
appuyée aux flancs du désir
le flux de ses caresses
courbe notre ombre fuyante
sur le contour des ombres endormies
s'alourdit ta lèvre en éclat de sève

cette fois le temps le temps le blanc le blanc le centre
le centre trouant de partout éblouissante en moi par-
ticipante silencieuse attentive cette fois l'énergie l'éner-
gie résumée dernière acceptation force ultime dans ce
temps soulevé vibrant comme si se dilatant et ce faisant
se dilatant ne fixant plus rien cette fois rien tout abou-
tit en cet instant cette creuse seconde

le mot vertige puis situé entre verbe et voir le mot le
mot à nouveau dans un ensemble où l'abstrait prend
tout des désirs devient forme vie m'absorbe les mots
tombent or qualifier n'est pas la solution l'unité est
hors champ de ligne continue point final qui s'éloigne
toujours se soustrait au geste ultime qui déposerait
tout en même temps et lieu sous la forme d'un point
blanc en l'espace blanc

attentive au silence à l'instant où rien ne se passe où le
vide se fait la vie en place tout du corps s'affranchit
de la vie l'extase la vie du centre état pure vigilance
quand tout de l'esprit existe sans contrainte continuel
état de veille qui se perpétue de sourire en sourire à
l'intérieur de la même attentive et heureuse personne là

le mot prolifère l'intelligence accueille par vagues successives la poussée vigoureuse des mots les mots qui engendrent au-delà du réel rayonnent si fort et puissamment que se multiplient inutiles et dérégles les gestes de concentration les mots de mémoire le passé le mot futur or seul le présent m'invente et les mots fécondent ailleurs

le temps présent le savoir présent dans la fixité du regard l'expansion du corps sans mouvement expansion vertigineuse temps mort présent englobant recouvrant tout des tentatives maintenant seule atmosphère régnante celle de la mort la mort anonyme structure enfin claire blanche stérile mémoire qu'il fut un temps présent

toujours recommence-t-il souffle sans cesse finalement
jamais ne s'arrête car tout du souffle se recompose à
chaque seconde cela arrive cycle l'inévitable succes-
sivement les choses tournent autour comme avant
comme après le temps émeut parfois mais le cycle des
désirs reprend toujours cette fin ce futur qui boucle
d'avance

quand il n'y a plus rien à la périphérie que la vie naît
et meurt à l'intérieur selon les mêmes lois s'accomplit
lumineuse conscience souveraine présence tout cela
état de l'extase l'intense respiration l'intense achève-
ment des temps futur et autres cela la connaissance
des structures plus que jamais la mort enivrante

tout se neutralise et s'éclaire se vide de tout sens tout
la mort souffle blanc silence de mémoire silence silence
silence la mémoire tout dans un seul souffle le dernier
centre où tout se peut enfin concentrer centre blanc
sans surface le temps le temps ne transforme rien
désormais le temps durcit blanc

blanc tout est présent mort douce silence et vide de
toute chose la mort désormais souffle durci tout se
concentre en ce lieu la mémoire n'est plus que mémoire
n'est plus en cet instant anonyme impersonnel celui de
la mort la mort s'infiltré souffle blanc en ce présent
qui s'éternise neutre

MA *continent* qui possède à cette heure
toutes mes salives, car chez toi, j'ai
oublié le texte que je voulais sous tes
yeux de lecture qui ont vu passer des
siècles de fantômes, de peau, le bruit/
la détonation. (ma) c'est un espace/
une hypothèse

ma continent femme de tous les espaces
cortex et flot: un sens de la gravité
qui *me met au monde*
ma différente matière à existence qui
comble et évacue cette tension *unique*
qui ressemble à l'ultime vitalité et
sagesse où intelligence et seins, cuisses
successivement dormantes et d'agitation
les poitrines ont la raison du souffle
que nous y trouvons/écriture

un continent des espaces de raison et
(l'amour) comme une histoire spatiale
ou nous pouvons dire dans le concret
des allégeances et des caresses en silence
une forme de réverbération/je traverse
les villes sans simuler *la nature* car
je suis si civilisée face à la mer
ou comble de l'eau, persistante/j'ai lu
« toute la mer va vers la ville »
et aussi dans ta langue
« ben smettete di delirare, questo è il
momento de l'utopia »

ma continent multiple de celles qui ont signé: Djuna Barnes, Jane Bowles, Gertrude Stein, Natalie Barney, Michèle Causse, Marie-Claire Blais, Jovette Marchessault, Adrienne Rich, Mary Daly, Colette et Virginia, les autres noyées, Cristina Peri Rossi, Louky Bersianik, Pol Pelletier, Maryvonne si attentive, Monique Wittig, Sande Zeig, Anna d'Argentine, Kate Millet, Jeanne d'Arc Jutras, Marie Lafleur, Jane Rule, René Vivien, Romaine Brooks,

écrire: le réel/la peau clairvoyante
prunelle essentielle dans le déploiement
de ma conscience et *expression*: mon double
une singulière mobilité et le continent
certes une joie

ma continent, je veux parler l'effet
radical de la lumière au grand jour
aujourd'hui, je t'ai serrée de près,
aimée de toute civilisation, de toute
texture, de toute géométrie et de braise,
délirantes, comme on écrit: et
mon corps est ravi

LE TANGO DE PAOLA SOLA

la nuit on pense facilement
à la nuit tombée on s'aventure
le désir bien au chaud
on remonte le cours des certitudes
les bras chargés de ferveur

je marchais lentement sur Corrientes
la nuit était dans mes pensées
une chose intime et partagée
lombilla entre mes lèvres
la nuit déversait ses sensations

la nuit on imagine avec souplesse
la beauté comment elle bouge
parmi les paradoxes et les musiques
tout notre être se souvient, exige
encore des scènes sans compromis

Au café, la musique allait
bientôt commencer
la bandonéoniste s'installait
déjà les gens applaudissaient
je regardais Paola Sola, soliste
la nuit serait du plus grand art
de silences et d'emportements

la nuit il y a du bruit
dans les passions, des parfums
les bruits sont des secrets multiples
peuplés de refrains et d'opinions
la nuit les bruits sont des vertiges

Paola jouait, sa main parfois
ses yeux, le tango mobilisait
tout son être
la nuit changeait tantôt nuque
tantôt poitrine
la nuit se déplaçait
vallons, vallées, toute variée de sons
rio de pluie, rio à l'infini

la nuit on pense tout près des questions
la main sur des verbes heureux
on s'aventure dans l'improbable
avec un instinct des plus sûrs
on s'éternise du côté le plus audacieux
du délire et des mots

Paola jouait. Le café s'enfumait. La mélancolie pas-
sait, le rêve revenait. La vie s'écoulait. Paola jouait.
Dans son regard, il n'y avait que des femmes. Paola
jouait. Tout son être, parfois sa main. Parfois dans ses
yeux, l'exil et des paroles abrégées.

la nuit on cède au dénuement
le cœur plein d'échéances
on se nourrit dans la durée
on confond le désir et la beauté
le grand tout
de la méthode
de vivre et de sensations

je marchais sur Corrientes
habitée par les mots de Paola
j'étais tango, plaza de Mayo
jeudi
madres.

je marchais sur Corrientes
un bon vent de mer soufflait
entre les corps
la mer allait cueillir la nuit

la nuit exister nous absorbe
comme une obsession
exister nous dicte des actes
qui essoufflent nos pensées.
Je marchais sur Corrientes
il y avait tant de ressources
tant d'aubes et de nuits
dans le tango de Paola
il y avait la musique accordée
de nos corps
l'incontournable forme du désir
la nuit j'écris toujours
la main sur le verbe être

VERTIGE DE L'AVANT-SCÈNE

(1997)

DUBLIN, *encore cette année-là*

mêlée à la saveur de la soupe aux huîtres et à la
Guinness
l'odeur de Molly comme si je la tenais dans mes bras
que nous tournions la tête vers
la mer incendiée de gris et de bruine
l'humidité d'un tête à tête avec l'immensité
nos poitrines, nos poings fermés cognant sur la nuit.
Paupières.
Puis on arrête tout.

ATHÈNES
5 juillet 1995

le présent claque dans la lumière
tu passes la main sur ton front
une soudaine poussière de marbre
tu demandes: que se passe-t-il
quand la chaleur et la blancheur du vent caressent
le jour tactile entre fresque et tombeau
colonnes d'ombre et de civilisation

USINE C
26 avril 1996, siège B-9

lenteur de beau jaune italien
voici en nombre des âmes mortes
autant de portes: adieu la mort adieu
la vie encore mordue
je cours après toi réalité aux cuisses jeunes
prise de vitesse par l'odeur d'ombre et de futur
je m'arrache à tes bonds de muscles prompts

KEY WEST
15 décembre 1996

pendant que le ciel de Key West réclame
son dû de vent de vert et de *Christmas* gai
ce soir en regardant la mer et la vie intégrale
je n'arrive pas à imaginer comment
pourquoi
ce soir Gaston Miron n'existe plus
de corps et de grand rire
pourquoi
ce soir la vie rêvée a pris un tournant
de malaise au cœur du pays-récit
un tourment si grand que seule la poésie va
ce soir regarder la mer éponger la mer

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE
26 septembre 1997

une ambition grande de la connaissance
tous ces arbres de méthode et de savoir
dehors mon corps à petite échelle
absorbe l'ombre l'architecture
un jardin lointain figé dans la passion
de l'été nordique

PAPIER

le papier on y broie du savoir
du noir équivaut bien à du vrai
à configuration de penser, matière inconsolée
mais si la nuit se laisse aller intense
avec du souffle et des caresses rares
je suis parfaitement capable de tout éclaircir
mis à part le fait que tu sois insatiable
heureuse et infiniment amazone

SÉPARATION DE COULEURS

Humanité est fragile à quelques propos près
perhaps profane avec une tension jugulaire
à l'endroit documenté des mots
et si mes yeux se débattent tant
dans les endroits publics et au soleil
c'est que « le ceci indestructible* » de l'espoir
m'accapare très partiale

RÉALITÉ

la réalité est une petite craie
qui trace sans tracer
la vie, son déchiffrement
dans le bleu l'ombre des récits
la réalité existe toujours
ailleurs
à la ferveur du corps la langue souligne
l'appétit de vivre au milieu
la réalité je la compare pour décrire
le trajet sournois, la luxuriance
de la fiction dans une vie

LANGUE

parce que c'est avec la bouche
la parole est un manège maximal
autour du ventre
un flux de tendresse et de peur
qui donne au verbe être sa démesure
auto verso la parole lèche tout

RECTANGLE

à la fenêtre en regardant l'univers
la logique et nous
nous taisons parfois la pure folie des sens
bien que liées par la musique et ses archets
les phrases nous protègent
contre trop de ravissement
nous avons souri minutieusement

SITE

chaque fois que je m'installe
dans un pronom mis à part le pur *je*
je me soustrais à l'inquiétude
en pointant du doigt
la forme mouvante des relations
mais la dernière détresse vient de l'image :
au loin
un *je* fatal délire dans la beauté impersonnelle

DÉRÈGLEMENT

quand même la langue a des oublis
on ne se dérange pas pour rien
vas-y voir toi-même
as-tu peur des institutions
as-tu peur de l'érosion
thanatos, porno blues, red district
vas-y voir si la langue passe souvent
l'éponge sur les peurs bleues
absorbe les auteurs, les petits collages instinctifs
que les hommes cachent sous leur oreiller
pour ne pas jeter l'éponge
la nuit, la langue se souvient de tout
la nuit, la langue coûte plus cher

NUIT

une affaire d'amour parsemée de symboles
le mot revient souvent
je m'absorbe dans l'imaginaire
un souffle au cœur, à ma guise des ailes
je prends des risques
circuler dans la certitude m'épuise
or quand la nuit s'impose palace et triomphe
j'insiste et ne démens pas de la chair vive
de ces actes de passage qui nous sauvent la vie
qui me gardent intimement parlante